

Journée d'études Présence d'Henri Guillemin du 2.10.21

« *Henri Guillemin, un correspondant infatigable* »

Cent lettres d'Henri Guillemin (1968 – 1992)

Guy Peeters, membre de l'association, Spa (Belgique)

Henri Guillemin avait horreur de la machine à écrire. Par bonheur, les quelques cent lettres que nous avons échangées, entre 1968 et 1992 sont toutes manuscrites. Autrement, je n'aurais, au mieux, entre les mains que des tapuscrits ou des courriels, anonymes et formatés, que je ne relirais certainement pas avec le même plaisir.

Certes, j'y aurais retrouvé, comme dans ses livres, son style bien à lui, une manière de s'exprimer que l'(ir)révérend père Pie Duployé qualifiait sottement de « *langue crapule* »¹. Guillemin avait mis le bonnet rouge au vieil académisme pour mieux stigmatiser les idées reçues.

Mais une chose aurait manqué dans des tapuscrits : Henri Guillemin n'y aurait pas surgi avec la même vivacité.

Ici, dans ses lettres manuscrites, c'est sa voix même que l'on entend, « matérialisée », en quelque sorte, à chaque ligne, par des signes et des inventions graphiques qui soulignent ses intonations, ses émotions, ses convictions et ses sourires. Les phrases zigzaguent sur la page ; les mots sont soulignés par des traits simples, doubles ou ondulés, certains en caractères majuscules, parfois entourés de rayons, de flèches ou ornés de becquets qui indiquent des additions ; les bords verticaux de la feuille et quelquefois la patte de l'enveloppe elle-même complètent les propos de l'infatigable épistolier. Je ne parle pas des points d'interrogation, d'exclamation, de suspension, des guillemets, des parenthèses et des crochets qui foisonnent.

•

Comment s'est engagée notre longue correspondance ? C'est ce que je dois indiquer d'abord.

Quelques années avant qu'elle ne débute, dans les années 1960, j'étais lycéen et déjà un « inconditionnel » des entretiens radiophoniques et télévisés d'Henri Guillemin, de ses livres et des conférences qu'il donnait à Bruxelles dans des salles où se pressaient des centaines d'auditeurs. Quel que soit le public –celui des Grandes Conférences catholiques ou celui du Cercle d'Éducation populaire, fondé par deux militants communistes² –, qu'il parle de littérature ou d'histoire, Henri Guillemin s'entendait à passionner ses auditeurs, cela n'étonnera personne.

Quelquefois –il me l'a dit plus tard– il retravaillait son texte en tenant compte du public. Ainsi, pour *l'Affaire Jésus* au CEP³, sachant l'auditoire très « *rationaliste matérialiste* » il avait quelque peu adapté son exposé. Mais, jamais, il n'avait accepté qu'on lui impose un sujet à traiter. Ainsi, une amicale belge d'ex-prisonniers politiques

¹ Réponse du R.P. Pie Duployé à l'article de Max Milner, "Sur Henri Guillemin" dans la revue *Esprit*, Nlle Série n° 384, 9 septembre 1969, p. 378-383.

² Créé par Henri et Sarah Sonnenbluck en 1957.

³ Lettre du 4 octobre 1979

d'Auschwitz et de Silésie + lui avait demandé, en 1977, d'actualiser sa conférence « L'Aube du fascisme en France » et de s'attacher plutôt aux réalités du moment – il s'agissait alors des théories négationnistes. Henri Guillemin avait catégoriquement refusé, voulant toujours garder du recul. L'Amicale avait dû s'incliner.

En 1968, j'achevais des études de lettres à l'Université de Bruxelles et je préparais alors un mémoire sur les romans de Lamartine. En étudiant le *Raphaël* de Lamartine, j'avais relevé, dans les éditions successives de ce roman, de nombreuses variantes et il me semblait reconnaître dans ces modifications des interventions, assez maladroites, de la prude épouse du poète. Une hypothèse à confirmer. À qui pouvais-je m'adresser, sinon au spécialiste de Lamartine ? Je me risquai donc, avec des timidités dans la plume, à interroger le professeur Guillemin que j'imaginai inabordable. Sa réponse m'arriva, rapide et chaleureuse.

*Cher Monsieur, m'écrivait-il,
Merci de votre lettre. Mes recherches lamartiniennes sont déjà lointaines et je ne puis vous répondre. Je sais seulement qu'il ne faut pas faire fond sur l'édition de 1863 que Mme de Lamartine a revue elle-même. (Son mari n'attachait plus d'importance à ses propres œuvres, sinon, hélas, pour les vendre).*

Et, dans la suite de sa lettre, Henri Guillemin m'invitait à présenter sur le sujet une « communication » au Colloque de Mâcon qui allait commémorer, en mai 1969, le centenaire de la mort du poète. Je ne me suis évidemment pas dérobé⁵.

Ce fut le début de notre correspondance et de nombreuses rencontres à Mâcon, à Bruxelles, à Spa et à La Cour des Bois.

Au fil du temps, nos contacts sont devenus beaucoup plus familiers. La formule d'appel de ses lettres s'est modifiée : le « *Cher Monsieur* » du départ s'est vite mué en « *Mon cher Peeters* », « *Mon vieux G.P.* », « *Cher, très cher vieux Guy* ». La formule de conclusion également : le « *Bien cordialement* » de la première lettre s'était fait beaucoup plus chaleureux ; dans une des dernières, il écrivait ces mots qui me touchent :

Sachez que je vous estime grandement et j'ai pour vous qqch comme une tendresse paternelle. Vous embrasse.

Même la signature, dans les dernières années, contenait un clin d'œil « auto-ironique » : il signait désormais : « *Votre antique HG* » ou « *L'antiquissime HG* ».

Une amitié sincère avait fini par nous lier, au point que si je tardais à lui écrire, il s'inquiétait :

Je me tourmente de votre silence [...] Pourvu que vous ne soyez pas malade. [...] Écrivez-moi.

⁴ http://www.jocelyngregoire.be/amicalesilesie-texte/amicalesilesie.htm#_ednref40

⁵ « Les Raphaël de Lamartine » in *Actes du Congrès III, "Centenaire de la mort d'Alphonse de Lamartine, Troisième journées européennes d'études lamartiniennes, Mâcon, 2 au 5 mai 1969"*, Comité permanent d'études lamartiniennes (H.C., 1971)

Il est difficile de commenter une correspondance dans laquelle on est soi-même impliqué ; plus difficile que des échanges épistolaires entre des tiers. Nos propos, en effet, n'étaient pas que littéraires ou historiques et certains, plus personnels, auraient peu d'intérêt pour le lecteur.

J'ai donc retenu quatre « thèmes » qui éclaireront quelques aspects de la personnalité et de la pensée d'Henri Guillemin : l'une ou l'autre confidence sur sa vie de tous les jours ; des commentaires sur la réception de ses exposés télévisés et de ses conférences en Belgique ; nos échanges sur ses travaux et, enfin, nos regards sur trois écrivains du XIX^e qui nous passionnaient tous les deux.

Confidences

De temps à autre, Henri Guillemin me parlait de sa famille, de son quotidien, ou de la politique française. Ce qu'il se gardait bien de faire dans ses ouvrages.

Des confidences –minuscules sans doute – mais qui laissent apercevoir l'homme Henri Guillemin hors de son bureau ou de l'estrade du conférencier.

En juin 1978, il fêtait ses cinquante ans de mariage avec Jacqueline ⁶, il me disait alors son vif attachement à ses enfants, à ses petits-enfants, et à son épouse :

Le [dimanche] 11 juin, en Bourgogne, grandissime réunion familiale, où nous espérons bien que seront rassemblés tous nos enfants et petits-enfants.

Nos... « noces d'or » ! et oui : 1928 – 1978. À peine croyable !

Mais j'ai eu une telle chance de rencontrer cette Jacqueline ; qui pensait comme moi, sur Tout, et s'est toujours effacée devant mon travail !

Ce jour-là, sa petite-fille leur avait adressé quelques mots en terminant par une phrase qui avait fait rire toute la famille, et Henri Guillemin le premier : « *Je vous dis "bravo"... poil au cerveau !* » Ne pas se prendre au sérieux ! c'était pour Henri Guillemin un leitmotiv.

Patrick Berthier l'a souligné : l'attachement d'Henri Guillemin à l'enfance et aux enfants était évident. En 1985, de la Cour des Bois, il m'écrivait encore ⁷ :

Maison pleine : enfants et petits-enfants. Joie –et fatigue extrême (comme Jacqueline).

Fatigue extrême d'un homme qui avait 83 ans et de son épouse qui en comptait 75.

Cinq ans plus tard, en 1990, il m'annonçait avec joie la prochaine naissance de deux arrière-petits-enfants.

Mon arrière-petit-fils a déjà 4 ans ½ et 2 nouveaux sont attendus en juin. Chacune de nos petites-filles 26 / 28 ans. Pourvu que...

⁶ Jacqueline Rödel a épousé HG le 22 mai 1928.

⁷ Lettre du 1^{er} avril 1985

Avec joie, mais aussi, on le voit, avec une certaine appréhension. Une inquiétude permanente, chez lui. « *Je suis pessimiste, je m'attends toujours au pire* »⁸. Une inquiétude liée au souvenir douloureux de la mort accidentelle, en 1931, de son premier-né, qui n'avait pas 2 ans. Un drame jamais oublié : « *J'y aurai pensé tous les jours, VRAIMENT TOUS LES JOURS DE MA VIE.* »⁹ Une appréhension liée aussi à cette autre alarme, en 1955, qui avait mis le couple aux cent coups : l'accès de poliomyélite de son fils Michel, alors âgé de douze ans, qu'une guérison soudaine – un miracle peut-être ? – avait tiré d'affaire¹⁰.

Ces craintes pour les siens ne le quittaient jamais : en 1981, alors que lui-même a des difficultés pour se déplacer au-delà de 500 mètres, il m'écrivait : « *Jacqueline porte plus mal ses 78 ans que moi mes 85.- Son cœur m'inquiète.* »

Jacqueline Guillemin, je ne l'ai rencontrée qu'une seule fois, mais j'ai bien vu quelle complicité affectueuse il y avait dans leur couple. Quand Henri Guillemin était hospitalisé, c'est elle qui, sous sa dictée, tenait la plume. Et très souvent, Henri Guillemin ajoutait, au bas de ses lettres, un chaleureux bonjour de sa part. De Bretagne, par exemple, où ils étaient en vacances, il m'écrivait : « *Ma femme vous envoie ses meilleures pensées (elle pêche des tas de crevettes !)* »¹¹

Autre événement familial : le déménagement forcé, en 1988, de la maison que le couple habitait depuis 45 ans à Neuchâtel. Henri Guillemin résumait en deux mots les difficultés de la situation.

Nous sommes f. dehors par de nouveaux propriétaires (des affairistes couverts d'or) qui ont décidé de transformer en bureaux notre appartement. On s'esquinte à des démarches, des visites, jusqu'ici sans résultat.

Et il commentait ces tracasseries par ce mot ironique, bien dans sa manière :

Avant-goût de l'Enfer –qui attend un mécréant comme moi.

Six mois plus tard, il emménageait au quatrième étage d'un immeuble moderne, proche du lac. L'appartement était plus petit. Il avait dû se débarrasser de « *stocks de correspondances, entassées en désordre dans ses tiroirs.* »¹² Le loyer passait du simple au double, me disait-il, mais « *ça vaut le coup. [...] Le logis est très clair. [...] Mon bureau est parfait. Je lis du Tolstoï et du Nietzsche. Je n'y pige rien encore.* »

Confidences politiques aussi avant ou après chaque élection. Les échecs de la gauche le désolaient. L'éviction des hommes de droite, cette « *faction si ouvertement, si scandaleusement au service de l'Argent-roi* » le réjouissait.

⁸ Patrick Berthier, *Henri Guillemin, tel quel*, Éditions d'Utopie, 2017, p. 112.

⁹ Henri Guillemin, *Vérités complémentaires*, Le Seuil, p. 378.

¹⁰ Henri Guillemin, *L'Affaire Jésus*, Éditions d'Utopie, 2014, p. 138-139.

¹¹ Les Guillemin étaient des habitués de l'hôtel de la Pointe à Moustierlin (Fouesnant).

¹² Henri Guillemin, *Vérités complémentaires*, Le Seuil, 1990, p. 360.

Le 8 mai 1988, lors du second tour pour la réélection de François Mitterrand, il était absent de Bourgogne. Pour ne pas perdre sa voix, il avait donné procuration au curé, « *complice politique total* » pour voter socialiste à sa place.

À ce prêtre-ouvrier forestier qu'il aimait, à l'abbé Jean-Marie Fernez, Henri Guillemin ne refusait aucun service. Il le remplaçait volontiers, lorsque celui-ci était indisponible pour faire l'homélie à sa place dans l'église de Bray. En souriant, il appelait ça sa « fausse messe ».

Confidence pour confidence, il m'arrivait –de mon côté– de parler à Henri Guillemin de la situation sociale en Belgique et de la surdité de la classe politique face aux récriminations des moins favorisés. Réaction immédiate de mon correspondant qui partageait totalement ma réprobation en l'illustrant par un témoignage personnel :

Détail sordide, cette semaine, lettre de mon ancien « secrétaire » pour la Belgique, Mme G. de M. [je masque son identité], si fière d'être dans l'annuaire de la High Life en Belgique. Catholique intégriste et monarchiste passionnée, elle est « indignée » par les « désordres » sociaux en Belgique. Et, avec son inconscience qui tient du prodige, me parlant de ses filles [elle a passé 80 ans], elle me dit paisiblement que l'aînée sera « tout l'été », en Méditerranée, sur son « yacht » car son mari n'a JAMAIS eu aucun emploi ; inutile, ses vastes rentes suffisent à sa vie royale (princière). Énorme, non ?

Henri Guillemin et la Belgique

Guillemin rassemblait dans mon pays beaucoup d'auditeurs et de téléspectateurs amis, mais il y avait aussi, bien moins nombreux, des adversaires acharnés...

Et c'est par une polémique très violente que je dois commencer.

En juillet 1972, trois minutes d'un exposé télévisé avaient suffi pour que *La Libre Belgique*, –un journal, à l'époque très catholique et conservateur– se déchaîne.

Quel était donc le « crime », d'Henri Guillemin ? Dans son exposé, consacré aux entreprises coloniales des nations européennes d'avant la Grande-Guerre, il avait évoqué, dans une brève allusion, l'État indépendant du Congo et il avait qualifié le roi Léopold II de Belgique « D'AFFAIRISTE DE GRANDE CLASSE ».

L'État indépendant du Congo, créé par Léopold II –un État, grand comme 80 fois la Belgique– a été, si étrange que cela paraisse aujourd'hui, une *possession personnelle* du souverain de 1885 à 1908. En la créant, le roi ne se proposait pas d'y apporter la civilisation, comme il le prétendait, mais bien de s'emparer des richesses naturelles de la contrée –le caoutchouc et l'ivoire.

Une partie du territoire, « le domaine de la Couronne », était exploitée à son seul profit par des fonctionnaires ; le reste était concédé à de grandes sociétés privées. Partout, le travail forcé était imposé aux indigènes. Malheur aux « paresseux » et aux récalcitrants ! Pour eux, châtiments corporels, incendie des villages, la mort parfois. Les profits étaient immenses, mais bientôt, les protestations internationales contre ces exactions – même en Belgique – s'étaient multipliées, et Léopold II, en 1908, avait été obligé de céder le Congo à son pays. Le céder, ajoutait Guillemin, en réclamant cent millions de francs à ses concitoyens...

Cette vérité historique, il n'était pas bon de la rappeler. Chaque pays, vis-à-vis de sa propre Histoire, a ses négationnistes. En France, on a mal encaissé que Guillemain traite Napoléon de « gangster » et qu'il qualifie la campagne d'Italie de « racket ». On n'y a pas apprécié non plus sa *Jeanne dite Jeanne d'Arc*. Régine Pernoud, ulcérée, traitera H.G. de « malhonnête historien », de « pauvre homme »¹³.

Pareillement, *La Libre Belgique*, dès le lendemain de l'émission, s'était enflammée : quoi ! Henri Guillemain "*cet écrivain étranger [...] grassement payé par les Belges*" a osé insulter notre souverain ; il l'a traité d'affairiste ; il a affirmé – et "*rien n'est plus faux et plus mensonger !*" – que Léopold II, avait exigé cent millions de francs de la Belgique. Allons ! il faut interdire l'antenne à ce pseudo-historien ou, pour le moins, exiger que ses interventions à la télévision soient « préalablement » supervisées par des historiens sérieux.

L'entretien télévisé suivant d'Henri Guillemain avait redoublé la colère du journal catholique : Guillemain y traitait le pape Pie X de « réactionnaire » et il y malmenait Pie XII.

Cet anticléricalisme blesse profondément les convictions de nombreux téléspectateurs. C'en est assez de ces exhibitions ! »

Henri Guillemain avait envoyé un droit de réponse au journal¹⁴ à propos de Léopold II – une réponse dans laquelle il citait sa *seule* source d'information : le *Manuel historique de politique étrangère* de l'historien Émile Bourgeois paru en 1932, ajoutant très maladroitement :

Cet ouvrage classique en France, du temps que j'étais étudiant constituait, pour l'histoire contemporaine, notre « Bible ». Au surplus, ajoutait-il, M. Bourgeois était bien connu pour « ses idées conservatrices ».

Ce qui lui valut ce ricanement de *La Libre Belgique* :

Nous voulons croire, quand il ne traite pas du Congo, que [M. Guillemain] ne se contente pas de lire un vieux manuel retrouvé en un grenier nostalgique, mais poussièreux. Si, d'aventure, toutes les sources historiques de cet historien sont du même tonneau, nous devons exprimer une inquiétude globale sur son œuvre.

Au surplus, soulignait le journal, M. Émile Bourgeois, n'était pas lui, un polémiste mal élevé : il ne traitait pas Léopold II « *D'AFFAIRISTE DE GRANDE CLASSE* » ; il l'avait poliment qualifié « *D'HOMME D'AFFAIRES* »¹⁵.

La Libre Belgique n'en resta pas là. Un mois plus tard, elle obtenait que la RTB (Radio Télévision Belge) organise un débat télévisé entre plusieurs spécialistes de la colonisation qui devaient « exécuter » Henri Guillemain. Ce qu'ils firent.

¹³ Régine Pernoud, *Jeanne devant les Cauchons*, Le Seuil, 1970, p. 114.

¹⁴ Droit de réponse publié dans *La Libre Belgique*, le 7 août 1972.

¹⁵ Émile Bourgeois, *Manuel historique de politique étrangère*, t. IV, « Politique mondiale 1878-1919 », éd. Eugène Belin, 1932, p. 344.

Juste réparation a été ainsi accordée à la mémoire d'un grand roi. [...] Après cette émission qui a été très dure pour la réputation de M. Guillemin, comment ce dernier pourrait-il encore exécuter ses numéros de conférencier sur notre petit écran ? s'il a de la dignité, on ne l'y verra plus...

Il n'en fut heureusement rien. En dépit de cette injuste polémique, Henri Guillemin poursuivit, en Belgique, ses exposés télévisés et ses conférences avec un succès croissant.

Polémique injuste, en effet car, malgré l'ancienneté de sa source historique, Henri Guillemin n'avait avancé aucune contre-vérité.

Je lui en apportai la preuve dans nos échanges de correspondance. J'avais suivi, en 1966-1967, à l'ULB, un cours du spécialiste belge incontesté des affaires congolaises ¹⁶, l'historien Jean Stengers. Les recherches de ce dernier attestaient largement les propos d'Henri Guillemin. Elles montraient même, au-delà, que Léopold II, pour dissimuler ses agissements, avait brûlé des archives et falsifié des documents.

Henri Guillemin me remercia de cette « lettre si précieuse », ajoutant qu'il ne s'était vraiment pas douté de ce qu'allait produire cette brève indication qu'il avait rapportée.

Aujourd'hui, sur ce sujet, le ton a changé du tout au tout. La Belgique a présenté ses excuses au peuple congolais et, en juin 2020, des statues du « grand souverain » ont été vandalisées ou ont rejoint les musées.

•

C'est à Spa, à partir de l'année suivante et pendant dix années, que j'ai eu le plus souvent l'occasion de rencontrer Henri Guillemin.

Chaque été, en effet, au mois d'août, la ville de Spa accueillait pendant deux semaines le Festival du Théâtre National. Quinze jours de représentations théâtrales et d'animations culturelles diverses. En 1973, le directeur du Théâtre National, Jacques Huisman, avait pris l'initiative d'inviter Henri Guillemin. Au programme, cette première année, trois conférences : Hugo, Zola et Tolstoï.

La salle refusa du monde et elle en refusa les neuf années suivantes, malgré les chaises ajoutées pour les surnuméraires.

Même ce 22 août 1980, alors qu'Henri Guillemin, très inquiet, n'espérait pas même remplir une demi-salle en raison de la présence, dans la salle voisine de *Maurice Béjart et du Ballet du XX^e siècle*. Ce soir-là, Guillemin parla, comme d'habitude, devant une salle bondée.

Cette année-là aussi, Jacques Huisman en introduisant « l'Affaire Jésus », avait eu ces mots :

De tous les comédiens réunis à Spa, vous allez voir le plus complet : Henri Guillemin, qui écrit, met en scène et interprète ses propres textes.

¹⁶ Le cours de Jean Stengers était intitulé « Histoire de la colonisation belge au Congo, des origines à 1960 ».

Notre conférencier avait ensuite développé son sujet avec une telle fougue que, pendant l'exposé, Jacques Huisman, carrément inquiet, m'avait glissé à l'oreille : « *Mais il va casser la table...* »

La conférence terminée, Henri Guillemin m'avait dit son irritation à propos de la présentation du directeur.

*Un comédien, moi ! Non, trois fois non ! Je fais des one-man-show, si l'on veut ; mais c'est pas du théâtre. Ce que je dis –et particulièrement dans cette conférence sur le sens de la vie– j'y tiens capitalement. Je suis derrière chaque syllabe, vous comprenez... Jacques Huisman, que j'estime, est un homme de théâtre, et ces mots, dans sa bouche, étaient élogieux ; sa formulation, hélas, aura été mal comprise.*¹⁷

C'est à Spa que je l'ai interviewé pour une revue pédagogique sur sa conception de l'enseignement de la littérature dans le secondaire¹⁸. C'est là aussi que nous avons convenu d'un autre entretien sur son « arrière-pensée » que nous réaliserions à La Cour des Bois¹⁹. Nous nous rencontrions tantôt à son hôtel, tantôt dans des bistros ou encore chez moi avant ou après ses conférences. Pas question d'être trop sérieux, me disait Henri Guillemin. Nous parlions de romans policiers ; je lui faisais goûter l'eau ferrugineuse des sources spadoises, attendant une grimace de sa part – comme en font dès les premières gorgées la plupart des buveurs. Déception. Guillemin ne détestait pas ce breuvage et en redemandait...

Au mois de janvier 1982, sa santé s'était fortement dégradée. Les médecins avaient détecté une fibrose pulmonaire incurable. Sa respiration en était fortement altérée. « *Ça m'étonnerait*, soupirait-il, *que « je puisse redevenir un blablateur professionnel.* » Il avait dû annuler les onze conférences prévues en Belgique au printemps. Mais, le rétablissement espéré s'était produit.

Il viendrait peut-être à Spa en août. Mais, quels sujets pourrait-il encore traiter, après les vingt-sept conférences précédentes ?

Je lui en avais proposé quatre ou cinq qu'il avait aussitôt exclus en précisant ses objections :

Baudelaire et la Belgique ? Sujet trop minime. Bon pour 20 minutes, c'est tout.

Sartre ? suis nul en philo et ne peux pas parler sérieusement de Sartre sans analyser ses grands ouvrages philosophiques, où je me perds.

Mauriac ? Peut-être vous ai-je dit mes raisons de me taire ; mon parti-pris de vérité m'obligerait à des... détails (importants)²⁰ et je me refuse à les divulguer car F.M. a été le parrain de notre premier enfant qui est mort, à 22 mois, dans un accident affreux.

Napoléon III ? peut-être. À voir.

Flaubert ? Facile pour moi, mais très peu attirant pour le public.

¹⁷ Anecdote reprise par Patrick Rödel, *Les Petits Papiers d'Henri Guillemin* (Utopie, 2015), p. 52 – P. Rödel m'attribue à tort les propos de Jacques Huisman.

¹⁸ « Réflexion sur l'enseignement de la littérature avec Henri Guillemin » in *Français 2000*, n° 86-87, juillet-décembre 1976.

¹⁹ « Henri Guillemin livre son arrière-pensée », in *Le Soir*, 20-21 novembre 1977.

²⁰ Sans doute à propos de l'homosexualité de l'écrivain. En 2009, Jean-Luc Barré la révélera dans *François Mauriac, biographie intime, 1885-1910*, paru chez Fayard.

Et il avait tranché :

*Décidé pour MAO et pour Musso (j'accumule lectures et notes, déjà un beau stock)
On verra pour le n° 3, si jamais il y a pour moi un Spa 82... »*

Il y aurait un Spa 82. Et le troisième exposé, ce serait : « Présence de Zola ».

Début août, rendez-vous était pris et nous nous étions retrouvés dans un café spadois, quelques heures avant sa conférence sur Mao-Tsé-Toung.

Mao, m'avait-il dit, est un sujet assez « inconnu » du public ; en plus, les noms chinois sont un problème. Il allait donc essayer, en pédagogue avisé, « d'incarner » les personnages. « *Je dirai : le gros, le petit...* »

Son fils, Philippe Guillemin, avait été attaché culturel en Chine, de 1964 à 1967 au début de la Révolution culturelle ²¹ et il en avait longuement parlé avec son père.

Henri Guillemin voyait Mao comme un « chrétien athée », un homme qui avait beaucoup de sang sur les mains, mais qui lui était « sympathique » comme Robespierre.²² Mao avait écrit des textes admirables. C'était un dirigeant qui souhaitait une transmutation de l'esprit public ²³. La révolution culturelle devait liquider *l'idéologie bourgeoise*, faire advenir *le communisme et transformer l'homme dans ce qu'il a de plus profond.* » Malheureusement, les Gardes rouges avaient fait de cette révolution une épouvantable sauvagerie, et la répression avait suivi. « *Je terminerai mon exposé, ajoutait Henri Guillemin, par beaucoup de citations que je ne connais pas par cœur.* »

Au mois de novembre de la même année 1982, sa santé s'était à nouveau altérée. Mais, contre l'avis de ses médecins, il avait tenu à prononcer une ultime conférence à Bruxelles, le 26 novembre : « L'homme de Nazareth ». Ce serait sa soirée d'adieu à la Belgique.

Mes forces ont beaucoup diminué et c'est fini mes tournées belges. À 80 ans, il était temps que je stoppe. [...] Le 26, « je saurai que vous êtes là dans la salle. Fuirai en catimini après. Pas m'en vouloir ! »

Et d'ajouter, aimablement :

On verra, dans un an, comment je me porterai pour un éventuel Spa 83. La plus forte raison que j'aurais de dire oui serait la joie de vous y revoir calmement.

Illusion déçue, hélas ! ses problèmes respiratoires l'empêcheraient désormais de parcourir de longues distances. Finies les tournées belges auxquelles il tenait beaucoup. À son grand regret, il ne pourrait plus venir à Spa...

²¹ Stein (Philippe Guillemin), *Le Long Mai de Mao*, Grasset, 1969.

²² Rencontre du 17 août 1982.

²³ *Parcours*, septembre 1976, p. 284.

À propos de ses recherches et de ses publications

Dès lors, nous communiquerions uniquement à distance.

Il me parlait de la préparation de ses livres, souvent ralentie ou retardée par ses ennuis de santé. Avec toujours la crainte de ne pas avoir le temps de vie nécessaire pour les achever. Quel soulagement, quand il connaissait une rémission ou qu'il sortait de l'hôpital ! Il reprenait vie et, aussitôt, il replongeait avec joie dans ses recherches, rédigeait ses articles et préparait de nouveaux exposés télévisés.

Ouf, enfin, depuis hier, dans mon « Terrier »... Une montagne de correspondance en retard. [...] Ça va. Je travaille tant et plus !

Et il ne manquait pas de commenter ses journées de labeur.

Je patauge toujours dans mon Péguy dont j'espère sortir cet été [1979]. [...] Je travaille tant et plus ! ces interminables Regards sur Péguy ! Je transcris du matin au soir, en changeant des tas de trucs. [...] Ce sera un pavé invendable !

L'éditeur Gallimard refuserait en effet son manuscrit, alléguant que ce serait un « suicide commercial ». Mais, heureusement, Guillemin pouvait m'écrire presque aussitôt que son Péguy avait été « happé par Le Seuil, alerté par Jean Lacouture : « Contrat signé. Bien content. »

Bien content d'en avoir fini, mais incertain quant à la destinée de l'ouvrage :

Le pavé Péguy est sorti. Pour faire flocc au fond d'un puits.

Malgré cette crainte, il défendrait son livre à *Apostrophes*.²⁴ Ce sera son unique apparition dans l'émission de Bernard Pivot.

En même temps qu'il avait travaillé à son *Péguy*, il terminait *l'Affaire Jésus*. Son « testament philosophique »²⁵. Il me l'avait écrit et il le répéterait dans la préface et la postface de son livre.

Nous savons bien quelle importance avait pour lui l'interrogation sur le sens de la vie.

La première question qu'il m'avait posée lors de notre toute première rencontre entre quatre-z-yeux, ç'avait été : « Êtes-vous catholique ? » Déstabilisante, cette approche ! Mais c'était une manie, chez lui, d'interroger ainsi *ex abrupto* ceux dont il faisait la connaissance. Il le reconnaît dans *Parcours*²⁶. N'est-ce pas, d'ailleurs, la même question qu'il posait aux auteurs et aux hommes dont il étudiait la biographie ? Toute œuvre est une déposition, disait-il. Et sa sympathie allait à ceux qui partageaient ses options morales et philosophiques.

²⁴ « Apostrophes » du 27 février 1981.

²⁵ « Mon « Affaire Jésus » –testament philosophique– paraîtra au Seuil le 5 mars [1982] ».

²⁶ « Une manie, chez moi, d'interroger les gens, même quand je les connais à peine, sur leur « option métaphysique » -comme on dit pour faire intellectuel-, et qui ne signifie pas autre chose que : « Et Dieu ? Oui ? ou non ? » (*Parcours*, p. 302).

Aussi, au moment où *L’Affaire Jésus* paraît au début de mars 1982, Henri Guillemin appréhende les réactions : « *Je vais faire crier, ce que je n’aime pas tellement, quoi qu’on en dise.* »

Pronostic trop pessimiste : en neuf mois, 218 lettres de lecteurs lui parviennent (sa femme les a comptées) : une dizaine, « hostiles et anonymes » –dont trois lettres de *MALÉDICTION postées à Bruxelles* –, mais 200 disent « merci ».

Parmi ces dernières, deux d’entre elles le bouleversent :

Une d’abord d’un homme qui est un incroyant connu, et qui m’a dit : “Jusqu’à présent, pour moi, le problème était réglé. Depuis votre livre, il ne l’est plus.”

Et une autre, “Un tout petit texte, une carte : “Monsieur, je suis un prêtre. J’ai 34 ans. J’étais sur le point de quitter l’Église. J’ai lu votre livre. Je resterai. Je vous embrasse.”

Par contre, un article l’affligera particulièrement. Il m’en parlera à plusieurs reprises. Il s’agit d’un texte de 15 pages, intitulé *Le catholicisme d’Henri Guillemin*, publié dans une revue de l’Université de Bruxelles²⁷. L’auteur, Robert Joly, était professeur honoraire de cette université où il avait dirigé l’Institut d’Histoire du christianisme.

René Joly pointait dans *L’Affaire Jésus* de mauvaises interprétations des textes bibliques, l’ignorance de la pensée grecque, l’absence de référence au protestantisme. Il soulignait également que Guillemin était un « chrétien » très douteux qui niait les principaux dogmes (transsubstantiation, virginité de Marie, Trinité et même rédemption). Un homme qui n’asseyait sa foi religieuse que sur l’idée d’une « pré-connaissance », étayée par le consensus universel. Suffit-il donc, demandait René Joly, de désirer une chose pour affirmer qu’elle existe ? Admettons que tout le monde désire la survie... Peut-on conclure que la survie existe ? En conclusion, disait-il, la croyance de Guillemin repose sur une approche « *banale, superficielle, et confuse, qui n’impressionnera que ceux qui, d’avance, ont choisi de croire.* »

Et pour souligner le caractère discutabile des travaux de Guillemin, René Joly avait sollicité son collègue Roland Mortier, professeur de littérature et spécialiste du siècle des Lumières, pour qu’il commente les attaques anti-voltairiennes que Guillemin avait glissées dans son introduction²⁸.

À l’article de son collègue, Roland Mortier avait annexé deux pages et demie titrées « Le cas de Voltaire »²⁹. Des pages venimeuses dans lesquelles il pourfend les méthodes de travail de Guillemin et s’insurge, en particulier, contre l’accusation portée contre Voltaire. –Non, dit-il, Voltaire n’a pas souhaité que le Conseil de Genève condamne Rousseau à la peine de mort pour avoir attaqué le christianisme et la Constitution genevoise. C’est une lecture de mauvaise foi ! Voltaire a bien écrit : « *Il faut apprendre à Rousseau que, si on châtie légèrement un romancier impie, on punit capitalement un vil séditieux.* »³⁰ Mais « *capitalement* », s’exclame Roland Mortier, ne

²⁷ R. Joly (1922-2011), « Le catholicisme d’Henri Guillemin », *Problèmes d’histoire du christianisme*, t. 12, éd. de l’Université de Bruxelles, 1983, p. 137-152.

²⁸ *L’Affaire Jésus*, éd. Utovie, 2014, p. 11-13.

²⁹ L’annexe figure aux pages 153-155 de la revue précitée.

³⁰ Réponse aux *Lettres écrites de la Montagne*, publiée à Genève sous le titre *Le Sentiment des Citoyens*, Genève, chez Duchesne, 1765 (avec les annotations de Jean-Jacques Rousseau), p. 21.

signifie pas une condamnation à mort : Voltaire veut seulement que Jean-Jacques soit exilé de Genève. La violence du texte s'explique par le contexte idéologique de l'époque que Guillemin passe sous silence : Jean Calas, faussement accusé de l'assassinat de son fils, venait d'être condamné et exécuté à Toulouse ; le jeune chevalier de La Barre, pour n'avoir pas ôté son chapeau au passage d'une procession, serait torturé et exécuté lui aussi.

Conclusion à l'acide de Roland Mortier :

En gommant tout cela, on trahit la vérité historique, mais l'objectif de M. Guillemin n'est pas de rétablir le vrai, dans ses nuances et dans ses contradictions. Il est de frapper fort, comme tant de pamphlétaires catholiques, du Père Garasse et de l'abbé Barruel ³¹ à Louis Veillot, et bien au-delà.

Guillemin trouvait le texte de Joly assez déplaisant, mais pas haineux.

Il tient pour confuses, banales et superficielles mes raisons de croire. Ça ne manque pas d'audace ces adjectifs. Deux au moins, le 1^{er} et le 3^e –confuses et superficielles. Mais le ton du texte de Mortier est, lui, vraiment odieux... Tant pis ! ».

Tant pis... mais deux jours plus tard, Henri Guillemin y revient :

Oui, Veillot m'est resté sur le cœur. Ce Mortier est vraiment moche.

Roland Mortier avait été mon professeur de littérature à l'ULB. Or, M. Mortier, farouche libre-penseur, conseillait aux futurs professeurs de français qui débarquaient dans son cours de lire tous les *Lagarde et Michard* pour avoir une vision générale de l'histoire littéraire... Il n'avait pas lu, sans doute, avec la même hargne, ce manuel classique qui tirait la même conclusion qu'Henri Guillemin : « *Voltaire réclame contre Rousseau la peine capitale* »³². Roland Mortier avait fait de nous, lui aussi, des petits Veillot... L'hostilité rend aveugle et méchant.

Henri Guillemin tournait déjà la page sur ces propos méprisants et approfondissait ses recherches sur de Gaulle en vue de son prochain bouquin.

J'ai des tas de notes sur lui. J'aurai fini le livre en 1984... Je ne l'achèverai pas ; je serai mort.

Ce qui l'intéressait d'abord, c'était le de Gaulle secret. Le de Gaulle qui, pendant la bataille de Moncornet, écrivait à sa femme : « *Ma petite chérie...* », après 21 ans de *mariage* ! » Le général qui adorait Anne, sa fille handicapée.

Et puis, bien sûr, il évoquait le mystérieux voyage de de Gaulle à Baden-Baden, le 29 mai 1968 chez le général Massu.

³¹ François Garasse (1585-1631) et Augustin Barruel (1741-1820) sont deux pamphlétaires jésuites qui se sont distingués, l'un au 17^e, l'autre au 18^e siècle, par l'agressivité de leurs écrits.

³² *Lagarde et Michard, XVIII^e siècle*, Bordas, 1961, p. 268.

Pour Guillemin, ce voyage ne répondait ni à une intention de démissionner et de s'exiler, ni à un désir d'appeler l'armée à faire cesser les troubles. C'était un coup de bluff, une dramatisation, un simulacre ³³.

« *de Gaulle allant demander conseil à Massu !* » Ridicule, tonnait Guillemin. De Gaulle détestait ce général. Guillemin, aussi : dans *Baden 68*, il avait trouvé « *joyeuse la référence de Massu à la « civilisation chrétienne » lui qui en a « donné des échantillons lors de sa « bataille d'Alger en 1957... ».*

De Gaulle n'avait AUCUNE inquiétude pour l'ordre public. Il n'y avait aucun danger communiste. Marchais et les Communistes étaient archi-contre les gauchistes de Mai 68. Ils étaient les alliés objectifs du Pouvoir.

De Gaulle a menti plusieurs fois quand il agite l'épouvantail communiste. De Gaulle n'a jamais voulu faire tirer ni s'appuyer sur l'armée pour rétablir l'ordre. Et le 30 mai, quel Jupiter tonnant !

Une anecdote qu'il avait apprise pendant la rédaction de son *De Gaulle* le réjouissait beaucoup.

L'écrivain Claude Manceron avait participé, le 3 juillet 1981, à un déjeuner à l'Élysée. Henri Guillemin avait également été invité par François Mitterrand. « *Par... paresse, m'écrivait-il, je n'y suis pas allé. Et je n'aime guère les honneurs. Déjeuner d'intellectuels, assez vide, paraît-il.* » Claude Manceron ³⁴ lui avait rapporté la réplique hautaine de Philippe de Gaulle à sa question : « *Avez-vous lu le livre posthume de Georges Pompidou ³⁵ ?* » : « *Je ne lis jamais de roman !* » avait dit sèchement l'amiral. Pompidou prétendait, en effet, que c'était le général Massu qui avait convaincu de Gaulle de regagner Paris et qui avait ainsi sauvé la France...

Mais, en mai 1983, Henri Guillemin hésite à terminer son ouvrage.

Je poursuis sans élan, pas décidé à continuer, ni à cesser. On va voir.

N'empêche, il s'acharne et, en août, il m'annonce :

J'ai soumis le ms de mon de G. au Comité de lecture du Seuil. – Je trouve mon produit très médiocre et j'ai bien peur que ce soit l'avis des éditeurs. – J'ai déjà fait savoir au Seuil que je ne me suiciderai pas si mon machin est refusé.

Après une interruption en septembre et en octobre de cette année 1983, due à la maladie, sorti d'affaire, il reprend la plume :

Je reviens de loin et j'ai bien peur de n'avoir plus devant moi qu'un petit supplément / prolongement de mon « permis de séjour » [quel admirable bouquin, celui de Claude Roy ³⁶ !], minable et végétatif...

Terminerai quand même mon Essai sur de Gaulle puisque le Seuil y tient.

³³ Il n'en démordra pas, malgré les objections de Jean Lacouture. Voir dans *Vérités complémentaires* son entrevue avec son ami Lacouture, en 1988, à Lachaux de Fonds.

³⁴ Claude Manceron fut chargé de mission, de 1981 à 1995, auprès de François Mitterrand pour la culture et le bicentenaire.

³⁵ *Pour rétablir la vérité*, ouvrage posthume de Georges Pompidou, paraît en 1982.

³⁶ Claude Roy, *Permis de séjour 1977-1982*, Paris, Gallimard, 1983.

Le Général clair-obscur paraît le 1^{er} avril 1984 :

Il fait du bruit, à Paris ; mais je n'arrive pas à me passionner pour le sort de ce bouquin. Trop vieux, décidément. Et si détaché (!)

Pourtant, il se soucie bel et bien de sa diffusion et il me demande d'en faire un compte-rendu pour un journal belge. Je m'exécute, bien sûr³⁷, et il m'en remercie aussitôt chaleureusement :

Excellente ! sans blague, vieux Guy, excellente, votre étude sur mon bouquin . Le plus attentif, le plus sérieux de tous les articles que j'ai lus. Un GROS merci.

Après de Gaulle, il passe à Robespierre. Un sujet qu'il avait déjà abordé dans ses conférences dès 1967.

Recherches sur Robespierre, en vue d'un livre, hypothétique, en 86 ou 87 – mais à mon âge (82 ans en mars) il est dérisoire de faire des projets à long terme.

En dépit des problèmes respiratoires qui s'aggravent et de la fatigue qu'il ressent, il persiste.

Je m'embourbe, pour l'instant, dans mon Rob [...] Sans cesse des lectures à faire. Ça m'occupe en attendant le « départ ». [...] Ce Robespierre [...] me donne bien du mal. »

Le manuscrit terminé en octobre 1986 – après « 5 ans de boulot », précise-t-il –, il le met à la dactylographie. Mais la dactylographie est « une catastrophe [...] Erreur sur erreur, oublis sur oublis. J'y passe des masses d'heures. »

Tout en s'attelant aux dernières corrections de son tapuscrit, comme chaque fois, les mêmes inquiétudes le traversent : *Le Seuil* ne va-t-il pas, comme naguère Gallimard pour son Péguy, refuser le bouquin, en le qualifiant « d'invendable » ? Et si *Le Seuil* l'accepte, n'attendra-t-il pas le bicentenaire de 1789 pour le publier ? Et lorsqu'il paraîtra, aura-t-il des lecteurs ? « On verra bien. [...] Tant pis ! ».

Je me fous un peu, réellement, du sort de mon Rob. C'est FAIT, je TENAIS à le FAIRE. Des choses que je tiens pour importantes, sont désormais révélées, accessibles. Le succès ne m'intéresse plus guère.

Craintes infondées. Quand le livre sort en novembre 1987, son indifférence – un peu feinte, je crois – disparaît aussitôt et il ne cache pas sa satisfaction.

Des tas d'articles. Environ 8000 exemplaires vendus. Beaucoup mieux que je ne prévoyais.

³⁷ « Henri Guillemin face à de Gaulle : fasciné mais pas séduit... » In *Bulletin du Cercle d'Éducation populaire*, 5 juillet 1984 — Repris dans *Le Journal des Procès*, 7 novembre 1984.

Aussitôt après, un nouveau projet : achever, « *si Dieu me prête vie* », un petit livre de souvenirs.

Le « petit » livre comptera 500 pages et il l'arrêtera, symboliquement, au jour de son 85^e anniversaire.

Je ne sais pas du tout ce qu'il vaut. Peut-être bien fort ennuyeux. Seule certitude il va accroître le nombre de mes ennemis (m'en fous complètement, à mon âge).

Un regret cependant : *Le Seuil* « pour des raisons commerciales » l'a invité à supprimer 100 pages de son manuscrit. Ainsi amputé, *Parcours* paraît en mars 1989.

En 1990, il a 87 ans. Son activité ne semble pas se ralentir.

Signé deux contrats pour 90 : 1. En mars, Arléa publie un petit Vallès / 2. En août (?), Le Seuil publie de vieux machins de moi, oubliés, et de petits inédits.

En fait cette fois, il ne s'agit pas d'inédits, mais de republications. Le *Vallès* est une reprise d'un long chapitre publié dans *Précisions* en 1973³⁸. Le second ouvrage, *Vérités complémentaires*, rassemble d'anciennes préfaces et des articles – par exemple 55 pages sur « Louis Napoléon Bonaparte » parues en 1967 dans *Les Temps Modernes*, la revue dirigée par Jean-Paul Sartre³⁹. Seules, quelques pages nouvelles en fin d'ouvrage sont une addition à *Parcours*.

Trois écrivains du XIX^e qui nous passionnaient

S'il me parlait de l'élaboration de ses œuvres, Henri Guillemin tenait beaucoup à ce que je le tiens au courant de mes propres recherches. Elles portaient alors sur des écrivains qu'il connaissait mieux que personne et il ne manquait jamais de commenter mes réflexions, de m'encourager à poursuivre le travail et de m'inviter à prendre contact avec tel ou tel spécialiste de ses connaissances.

Henri Guillemin était très attentif à ce que disaient ou écrivaient ses interlocuteurs et tout à fait prêt à reconnaître ses hésitations ou à modifier son opinion. Avec lui, le dialogue était ouvert et toujours constructif. Combien d'étudiants et de chercheurs n'a-t-il pas guidés dans leurs travaux ?

-Victor Hugo

Je lui avais adressé mon petit opuscule sur les séjours de Hugo et des siens à Spa dans les années 1860. Les Archives de la Sûreté de l'État et celles de la police de Spa m'avaient permis de rassembler quelques informations inédites. Et il l'avait lu de près, mon petit bouquin.

³⁸ "Vallès et sa trilogie" in *Précisions*, Gallimard, 1973, p. 259-330.

³⁹ *Les Temps modernes*, n° 248, janvier 1967, 1217-1268 : "M. Louis Bonaparte"

Repéré une SEULE erreur, p. 27 : Albert Pinson [le militaire anglais dont Adèle H.⁴⁰ s'était éprise] devient subitement Arthur. À part ça, c'est très bien : le vieux pion que je suis donne sa bénédiction.

Dans ces pages, il avait appris les énormes pertes de jeu de Charles Hugo, au Casino de Spa.

*Savais pas que Charles, en mars 71, avait laissé pour 42 000 F de dette ! »⁴¹
« Charles était décidément pas sérieux. ».*

Au décès de Charles, Victor Hugo se verra réclamer d'énormes sommes par un bailleur de fonds que j'avais pu identifier : il s'agissait d'un marchand de cigares bruxellois, M. Coenaes.

Très probable que vous ayez raison sur l'imprudent prêteur, « Connas » comme disait VH.

Et d'ajouter :

Pas pu m'empêcher de rigoler (sans méchanceté) devant les gémissements de VH (p. 26) auprès de sa femme – alors qu'il va encaisser des flots d'or... Faut s'y faire...

L'autre fils de Hugo, François-Victor courait, lui, le guilledou. Ce qui étonnait Henri Guillemin :

Je vois que j'ai dû me tromper en prenant François-Victor pour un inverti (après Émily de Putron).

•

Je lui adressai aussi, avec une dédicace imprimée, une série d'articles traitant de l'attaque de la maison de Victor Hugo à Bruxelles par des anti-communards en 1871 et de son expulsion de Belgique⁴², d'après le dossier judiciaire ouvert contre les protagonistes de l'agression.

Votre dédicace me touche, vous vous en doutez bien, m'avait-il répondu. Il faudrait réunir en une plaquette ces remarquables articles.

Dernière allusion à Hugo. En juin 1984⁴³, Henri Guillemin préparait la biographie d'Adèle, la fille de Victor Hugo.

Curieux ! s'écrie-t-il au milieu de sa lettre : ce matin même, poursuivant la mise au point de mon essai sur Adèle H., j'ai noté sa présence à Spa, avec sa mère, en 61.⁴⁴

⁴⁰ Le film, *Adèle H* de François Truffaut, était sorti en 1975.

⁴¹ Soit environ 84 000 € !

⁴² Victor Hugo, « chef de la Commune » à Bruxelles, in *Le Journal des Procès*, n° 27-28-29-30, octobre-décembre 1983.

⁴³ Lettre du 16 juin 1984 – « Suis en Bourgogne, depuis 10 jours pour tout l'été. Ça va. Je prépare mon petit bouquin sur Adèle H (1830-1915). »

⁴⁴ Henri Guillemin, *L'Engloutie, Adèle fille de Victor Hugo 1830-1915*, Seuil, 1985, p.71.

Adèle H. souhaitait faire imprimer une de ses compositions musicales. Dans ce but, elle rencontrerait Jules Hetzel qui passait tous les étés à Spa. La maison qu'occupait celui-ci était située dans la rue où j'habite aujourd'hui.

Vous avez raison, me dit Henri Guillemin en souriant, Adèle II a bien dû passer dans votre rue à Spa avec son œuvre sous le bras.

Dans ma rue et devant ma maison que Guillemin connaissait bien pour y être venu plusieurs fois. Hasard amusant !

Et Henri Guillemin avait pris mon travail au sérieux au point de le signaler dans un de ses articles de la *Quinzaine littéraire* ⁴⁵

- Félicité de Lamennais

En ce qui concerne Lamennais, nos jugements divergeaient sensiblement.

Sur cet écrivain, l'opinion de HG a évolué du tout au tout. Dans ses études des années 1940 ⁴⁶, Henri Guillemin applaudissait sans réserve la campagne « *fougueuse* » de l'*Avenir* contre le gallicanisme et pour un ordre politique et social nouveau, conforme au message de l'Évangile. *Les Paroles d'un Croyant*, disait-il alors, ont été une « commotion » dans la vie politique, commotion non étrangère à la Révolution de 1848.

Ses réserves ne portaient que sur le style de l'écrivain et sur le regret que Lamennais se soit déprêtrisé après sa condamnation par Rome. Mais Henri Guillemin notait que « *les mobiles de Lamennais [étaient] complexes, mais n'[avaient] rien de vil* ⁴⁷.

Et puis, en 1969, dans *Pas à pas*, volte-face complète : Lamennais lui apparaissait désormais comme « *un assez sordide bonhomme.* » : girouette politique, prêtre sans vocation, s'étourdissant de mots pour se convaincre d'une foi qu'il n'a pas, avide d'argent. Que Lamennais ait tourné le dos à l'Église, soit, disait Guillemin, mais il avait aussi tourné le dos à la Croix, perdant ainsi toute audience. On ne l'écoutait plus.

J'étais en train de terminer la rédaction d'un article biographique sur Lamennais que j'avais intitulé « *L'irréductible croyant* ».

Il ne m'apparaissait pas du tout que Lamennais, redevenu laïc, soit devenu un homme sans influence. Il s'était tourné vers l'action politique et le journalisme, et, par deux fois, aux élections de 1848 et 1849, il avait été élu représentant du peuple par plus de 100 000 voix.

Quant à son orgueil et à son souci de la postérité, où Guillemin les voyait-il ? Je le comparais à Chateaubriand. Celui-ci avait multiplié les démarches pour être inhumé sur l'île du Grand-Bé, et, en juillet 1848, cinquante mille personnes, des troupes en uniforme et un cortège de prêtres, participaient à ses funérailles, autour de l'énorme croix qui surplombe sa tombe de granit. Une apothéose.

Par contre, le républicain Lamennais, *conformément à sa volonté*, avait été enterré dans la fosse commune du Père-Lachaise en 1854. Un cimetière fermé au public pour la circonstance et gardé par la troupe, matraque et sabre en mains, pour écarter la foule des gens du peuple.

⁴⁵ *Quinzaine littéraire*, 1-15 décembre 1986.

⁴⁶ *La Bataille de Dieu*, 1944 – Préface des *Paroles d'un croyant*, 1946

⁴⁷ *L'arrière-pensée de Jaurès*, 1966.

Henri Guillemin convenait qu'il s'était moins intéressé à la seconde partie de la vie de Lamennais. L'avais-je pour autant convaincu ? Pas entièrement.

Bravo pour votre texte sur Lamennais, solide et bien écrit. »⁴⁸ [...] *J'aurais quelques réserves à faire mais sans importance. Je vous ai dit, avec sincérité que, dans l'ensemble, c'est une bonne et loyale étude.*

En 1989, je ne pus m'empêcher de sourire quand je découvris son libelle qu'il avait titré : *Silence aux pauvres !* Savait-il qu'il reprenait là les mots du « sordide bonhomme », Lamennais ? Des mots qui concluaient le dernier numéro du *Peuple Constituant* du 10 juillet 1848⁴⁹.

- Alphonse de Lamartine

Le troisième auteur dont nous parlions souvent, c'était Lamartine, et plus particulièrement le Lamartine politique de 1848 et des vingt années qui ont suivi.

Nous convenions, l'un et l'autre, que le premier souci de Lamartine, en février 1848, avait été d'empêcher l'anarchie, de protéger les biens des riches en établissant *l'ordre social sur une base inébranlable*. Concrètement, en fondant la République, c'est-à-dire le suffrage universel. Tous les citoyens, possédants et prolétaires, égaux devant les urnes, donneraient par leur vote une force incontestable au gouvernement incarnant désormais la volonté de tous. Et Lamartine ne doutait pas que la majorité des votants serait du côté des modérés et non du côté des démagogues et des utopistes. La propriété serait ainsi rassurée et les partisans d'une démocratie sociale seraient paralysés. Cette opération, il l'appelait « la bataille de Dieu » car, selon lui, l'ordre social tel qu'il existe, est voulu par Dieu. Pas question pour Lamartine de démocratie sociale.

Pour ma part, je ne voyais pas Lamartine décidé à mettre en œuvre un réel programme qui aurait changé le sort des démunis. Et Henri Guillemin entendait mes arguments.

J'ai bien peur, pour ma part, que sa « bataille de Dieu » ne soit qu'une ... façon de parler. [Mon Robespierre, [...], c'est lui quelqu'un qui croit en Dieu autrement que Lamartine, et veut des choses concrètes en faveur des exploités – « Dieu puissant, cette cause est la tienne ! (juin 1792) ». [...]

Hélas ! (3 fois) Je me persuade, de plus en plus, que vous avez raison et que j'ai, naïvement, idéalisé le Lamartine de 48.

Henri Guillemin montrait cependant quelques réticences : Lamartine avait tout de même souhaité la nationalisation des chemins de fer et même « *l'institution (horrificque pour les possédants !) de l'impôt sur le revenu* ».

Et il était pourtant sincère, notre bonhomme, quand il dénonçait le capitalisme horrible sous Louis-Philippe ; mais en même temps il a PEUR du prolétariat. Et, dès le

⁴⁸ « Lamennais, l'irréductible croyant » in *Nineteenth Century French Studies*, vol. 14, 1 & 2, Fall Winter 1985-86, p. 80-102.

⁴⁹ « On voulait à tout prix nous réduire au silence. On y a réussi par le cautionnement. Il faut aujourd'hui de l'or, beaucoup d'or, pour jouir du droit de parler : nous ne sommes pas assez riche. Silence au pauvre ! » (*Le Peuple Constituant* du 11 juillet 1848 in *Cahiers mennaisiens*, n° 3-4, 1974, p. 174).

début de sa révolution il crée une armée (sur-payée) de jeunes prolos destinée à tirer sur leurs frères s'ils deviennent dangereux.

Oui mais, ajoutais-je, dès 1849, le discours de Lamartine se fait plus clair, quand la République passe aux mains des monarchistes et des bonapartistes et lorsque les Montagnards reprennent du poil de la bête.

Alors, dans l'espoir de maintenir le système républicain, Lamartine rappelle aux premiers leurs intérêts bien compris et il s'acharne à discréditer les autres. Il prône même le remplacement du suffrage universel par un suffrage indirect à deux degrés, moins périlleux. Il attend que les instituteurs et les prêtres enseignent au peuple la résignation et que l'armée apprenne aux conscrits l'obéissance passive. Des désirs franchement réactionnaires. La religion utilisée comme Voltaire l'entendait...

Après le coup d'État, il tombera dans l'athéisme politique, mais sans cesser de défendre sa politique de 1848 favorable à la propriété et à l'ordre social existant.

Ces arguments, je crois, avaient convaincu Henri Guillemin.

Lu deux fois vos pages. C'EST VOUS qui m'éclairez sur la vraie pensée politique de Lamartine, après juin 1848.

Salubre, votre travail ; et je ne saurais trop vous en féliciter.

J'aime –vous le savez bien– qu'on dise toujours la vérité, quelle qu'elle soit, en histoire littéraire comme en histoire tout court et vous nous préparez un bouquin qui comptera.

Et dans la foulée, il m'invitait à prendre contact avec Antoine Court qui s'apprêtait à publier sa thèse sur *Les Girondins de Lamartine*.

*Personne ne connaît aujourd'hui Lam. H. pol. mieux qu'Antoine Court.*⁵⁰

J'ai suivi le conseil et j'ai eu à Bruxelles de longs et fructueux échanges avec Antoine Court, un homme ultra-sympathique, professeur à l'Université de Saint-Étienne. Celui-ci tenait à ce que je participe au Colloque international de Mâcon en juin 1990, organisé à l'occasion du bicentenaire de la naissance de Lamartine. Ce serait l'occasion de nous revoir et, en même temps, de rencontrer notre ami commun, Henri Guillemin.

Henri Guillemin, lui, doutait de pouvoir se rendre à Mâcon, mais, ajoutait-il, « *si ma santé ne me le permet pas, je vous en prie, faites-vous conduire par la voiture du maire [Michel-Antoine Rognard] (qui m'aime bien) jusqu'à la Cour des Bois.*

Les choses se passèrent tout autrement.

Le 21 juin 1990, Antoine Court était invité à La Cour des Bois. Nous avons convenu que je l'accompagnerais, ainsi que Marie-Renée Morin⁵¹, une autre spécialiste

⁵⁰ Antoine Court 1935-2003), professeur de littérature française du XIX^e siècle à l'Université Jean-Monnet de Saint-Étienne, publiera *Les Girondins de Lamartine* (2 tomes) aux éditions du Roure en 1988-1990.

⁵¹ Marie-Renée Morin (1925-2012), conservatrice de la Bibliothèque nationale. Elle a publié, entre autres, la *Correspondance Alphonse de Lamartine-Aymon de Virieu*, P.U.F., 1987.

de Lamartine. Mais au dernier moment, Antoine Court, tout à fait désolé, me communiqua qu'Henri Guillemin ne souhaitait recevoir que Mme Morin et lui-même.

J'étais, bien sûr, attristé par cette exclusion incompréhensible.

Tout s'expliquait quelques heures plus tard par un coup de téléphone d'Henri Guillemin à mon hôtel. D'une voix très affaiblie, presque inaudible, il s'excusait, et le lendemain matin, il réitérait ses propos dans une lettre :

Mon cher et très cher Guy Peeters

Vous avez pu deviner où j'en suis –physiquement et intellectuellement– quand j'ai hésité sur votre nom : connu ou non ? Ça ne va plus guère. [...]

Mes deux visiteurs viennent de partir. Très intéressant. Mais au bout de 30 minutes j'ai dû leur demander de s'en aller. Pitoyable. [...] Je suis très évidemment en fin de parcours. J'aurai fait ce que j'ai pu.

Bravo pour votre communication. [...] Je suis FIER d'être votre ami.

(signé) L'antique HG

L'état de santé d'Henri Guillemin n'allait plus cesser de s'aggraver l'année suivante. Mais, malgré ses souffrances, il ne renoncerait pas à terminer son travail sur Nietzsche dans lequel, « *il pataugeait misérablement* ». Il le terminerait juste avant une longue hospitalisation de trente-trois jours au printemps 1991. Il me le disait dans une lettre dont l'écriture, tremblée et presque illisible, laissait percevoir les efforts qu'elle lui avait demandés.

Mon très cher vieux, je n'écris à personne. Trop difficile à 88 ans ! Mais je veux que ça sorte de ma main. [...] Frôlé la mort ! [...] Tiré d'affaire mais chez moi, et d'une faiblesse affreuse. Le fond d'un trou [...]. Par chance, j'avais envoyé au Seuil, le 25 janvier [1991] mon ms sur Nietzsche (230 p.)⁵² À paraître en automne. Fin de parcours. Sentiment très vif de la fin, proche.

Regards sur Nietzsche, ce serait la dernière publication qu'il ferait de son vivant. Le livre n'aura pas de succès.

Un vrai bide, m'écrira-t-il. J'entrais sans m'en douter dans une chasse gardée. [...] Je ne sais pas ce qui m'a poussé vers Nietzsche. Probablement Lou Salomé qui me fascine un peu.

Et en dépit de tout, il ne renoncera pas à travailler avec les difficultés que son avant-dernière lettre du 19 décembre 1991, laissent assez deviner.

Vous n'imaginez pas mon état. Ça va vraiment très mal.

Survivre (failli y « passer » il y a 15 jours) en haletant est une rude épreuve (et souffrances stomacales inexplicables). J'aurai fait ce que j'ai pu mais je constate que ma lucidité même diminue et que ma mémoire se détruit.

« Deo volente » disait Victor Hugo. J'accepte de bon cœur et même s'il faut DURER ainsi.

D'un gars comme vous, l'amitié, l'estime auront beaucoup compté pour moi.

⁵² Lettre du 19 mars 1991.

J'ai reçu sa dernière lettre, datée du 23 janvier 1992, trois mois avant sa disparition. Il venait de terminer son bouquin « anti-Jean-Paul II » qu'il allait remettre au *Seuil* quatre jours plus tard. Décidément, et comme il l'avait dit, en se référant au Victor Hugo des *Châtiments* : « lion » tout au long de sa vie, il ne mourrait pas « toutou »⁵³.

Dans ce dernier message, il montrait une sorte de sérénité résignée. Aux côtés de Jacqueline, il recevait encore la presse, il écrivait à ses amis, il avait encore un livre ou la plume à la main.

François Mitterrand l'avait écrit : « *Henri Guillemin était un homme pour de bon* ». J'ajouterai : un ami sincère que j'ai eu le privilège de connaître et d'aimer.

Je lui laisserai les derniers mots, repris à sa dernière lettre.

Le Monde se prépare à publier (quand sortira chez Arléa, le mois prochain, mes entretiens avec Jean Lacouture⁵⁴) un « grand reportage » me concernant. Je vois bien l'idée... une anticipation d'un article posthume presque prêt.

Venu pour ça chez moi, ce P. Lepape dont le Diderot est très bien (et il prépare un Malesherbes ; excellent sujet). Il était accompagné de sa femme qui m'interviewait pour un Télérama.

La gloire, quoi, à 89 ans ou presque. [...]

*Courage, cher vieux. Ma femme –81 ans accomplis– vous envoie un grand sourire !
Je vous embrasse.*

Mâcon, le 2 octobre 2021

⁵³ Victor Hugo, *Châtiments*, Livre III, IV : « Invalides, lions transformés en toutous » (Ed. Massin, *Œuvres complètes*, t. VIII/2, Club français du livre, 1971, p. 634).

⁵⁴ Henri Guillemin, *Une certaine espérance, conversations avec Jean Lacouture*, Arléa, février 1992.